

Québec français



L'aveuglement d'Oedipe

J'ai tué ma mère de Xavier Dolan

Chantale Gingras

Number 155, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1797ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, C. (2009). Review of [L'aveuglement d'Oedipe : *J'ai tué ma mère* de Xavier Dolan]. *Québec français*, (155), 100–102.

L'AVEUGLEMENT D'ŒDIPE J'AI TUÉ MA MÈRE DE XAVIER DOLAN

PAR CHANTALE GINGRAS*

En cet été chaud qui est (enfin) arrivé sur un dix août (pour ne pas dire sur un dix cennes), je suis allée entendre les confessions meurtrières de Xavier Dolan, le nouveau phénomène du cinéma québécois qui a séduit le jury du Festival de Cannes et laissé dans l'ombre (comment est-ce Dieu possible ?) les Brad Pitt et Penelope Cruz. La petite histoire dit que Dolan a mis toutes ses économies dans ce film auquel il croyait dur comme fer, contrairement aux *subventionneurs*, qui s'avèrent frileux devant l'audace. J'ajouterais qu'il y a mis aussi beaucoup d'intelligence et d'ingéniosité. On le verra, le film de Dolan n'est pas que le récit d'un conflit intergénérationnel entre un fils ingrat et une mère trop laxiste. Il est aussi la relecture du mythe du roi Œdipe qui n'en finit plus de se crever les yeux pour s'amender et se soustraire au monde.



FUIR LES JUPES DE SA MÈRE

« La vie nous impose des rôles qu'on est obligés de tenir, mais il y a souvent des erreurs de casting entre une mère et son fils. »

(Xavier Dolan, en entrevue au *Figaro*)

Xavier Dolan écrit ce scénario à 17 ans, puis il se met à recruter lui-même les acteurs pour ce film qu'il réalise en y investissant toutes ses économies. *J'ai tué ma mère* est un film tourné dans l'urgence, avec la force d'un coup de gueule qui devait être lancé avant que la passion ne s'épuise. La suite tient du conte de fées : invité à la 41^e Quinzaine des réalisateurs à Cannes ce printemps, le jeune réalisateur, acteur et scénariste de 20 ans repart avec trois prix : le prix Art et Essai remis par la Confédération internationale des cinémas d'art et essai (CICAE), le prix de la Société des jeunes auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) pour le scénario et le prix Regards Jeunes pour les longs métrages.

Dolan goûte donc au sucre des éloges grâce à ce film en grande partie autobiographique dans lequel il raconte la relation difficile, mêlée d'amour et de haine, entre un fils et sa mère. Hubert Minel (incarné par **Xavier Dolan** lui-même, agréablement détestable) a 17 ans. Ses parents sont divorcés depuis dix ans et l'adolescent vit avec sa mère Chantal,

« Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. »

(Romain Gary, *La promesse de l'aube*, 1960)



ne voyant son père, Richard (joué par **Pierre Chagnon**, convaincant), que deux fois par année. Le film s'articule autour de cet axe : Hubert tente de nouer des liens avec son père absent et de desserrer ceux qu'il a avec sa mère trop présente. Mais voilà, cette prise de distance nécessaire et souhaitable à l'adolescence se fait à la manière du parfait enfant-roi qu'Hubert paraît avoir toujours été : avec égoïsme, immaturité et méchanceté.

Sa mère, Chantal (incarnée par **Anne Dorval**, qui offre ici une prestation puissante), bien qu'elle réussisse à tenir tête à son adolescent obstiné et coléreux, avec une répartie cassante et parfois drolatique, finit toujours par excuser son comportement. Elle incarne avec réalisme la mère aimante qui s'est donné pour mission d'aimer son fils quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, quoi qu'il pense. Elle semble être entrée dans la maternité comme on entre au couvent, en se consacrant à un seul être, en acceptant ses châtiments et en vivant principalement selon ses règles.

DOULEUR DE MÈRE, DOULEUR AMÈRE

Si l'on s'en tient au résumé, le film peut paraître *a priori* un peu léger, voire caricatural. Mais le traitement particulier que réserve Dolan au thème de la relation mère-fils, auquel il apporte des nuances significatives, comme on le verra plus loin, et la tonalité générale qu'il donne à son film ajoutent à l'ensemble une profondeur qui plaît.

Il y a dans *J'ai tué ma mère* un juste dosage entre la part comique et la part dramatique, recette éprouvée qui est à l'origine de bien des grands films, la comédie permettant de donner relief et profondeur aux scènes plus graves. On trouve dans la plume de Dolan un peu de l'encre dont s'est servi Michel Tremblay pour écrire les excellentes *Chroniques du Plateau Mont-Royal*. La mère est un savoureux personnage tragi-comique, qui accumule les décorations et les vêtements quêtaines avec un enthousiasme et une démesure qui font sourire, mais qui en même temps crie silencieusement la vacuité de son existence, affalée devant la télé ou les jeux de patience, ayant tout donné à son fils et rien gardé pour elle-même.

Aux yeux d'Hubert, qui a hérité du vocabulaire châtié et des manières un peu prétentieuses de son père, Chantal est le contre-exemple parfait : elle ignore les bonnes manières à table, manque de raffinement et fait des erreurs de syntaxe. Tout chez elle est prétexte à critique de la part de ce fils qui dit sur tous les tons qu'il ne veut pas de cette mère-là... Tant et si bien que, de dépit, il imagine un matricide.

C'est à ce moment que le film de Dolan montre ses réelles forces, selon moi, amenant le cinéphile à ressentir un réel malaise devant les dialogues houleux du couple mère-fils, où chacun se renvoie du tac au tac la balle des insultes jusqu'à ce que le fils assène le coup fatal. Hubert franchit vite la zone de ce qui ne se dit pas, de ce qui ne se fait pas et, partant, il soulève un questionnement : jusqu'où est-on forcé d'aimer son enfant ?

EXPLORER LA MATRICE

À la fois trop dépendant et trop pleutre, Hubert est incapable de vivre en orphelin et c'est pourquoi il va en quelque sorte boire à la mamelle des mères de son entourage. Il est de toute évidence séduit par Hélène (interprétée par **Patricia Tulasne**, excellente), la mère d'Antonin, femme de goût qui apprécie les arts (son patronyme, Rimbaud,

n'est pas innocent). Il a l'impression d'évoquer dans une relation d'égal à égale avec elle (d'adulte à adulte) : elle semble comprendre les tableaux qu'il peint dans son cours d'art, elle aime l'odeur des joints qu'il fume avec Antonin en plein cœur de l'après-midi (!), affiche sans gêne sa sensualité, ramenant à la maison un jeune amant de vingt ans... De toute évidence, Hubert souhaiterait pouvoir troquer sa mère contre celle-là, qui a tout de la coloc vingtenaire. C'est avec envie qu'il assiste aux joutes affectueuses d'Antonin et de sa mère, dans lesquelles les insultes se veulent hypocoristiques et les « je t'aime », réellement sincères. Il y a jusqu'au décor élaboré par l'élégante Hélène qui plaît au jeune esthète, qui soudain se trouve plus beau et plus raffiné au milieu des tableaux de Klimt et des portraits de Nelligan et James Dean (alors que chez lui règnent les papillons, les anges, les fleurs, les poupées et autres figurants insipides). Sa gestuelle s'en trouve changée, sa voix s'adoucit et ses sourires sont légions : séduit par cette mère rêvée, Hubert fait tout pour la séduire à son tour...

Hubert se fait aussi tout miel avec cette autre mère adoptive, sa professeure de français, Julie (**Suzanne Clément**), qui décide de le prendre sous son aile. À mi-chemin entre le rôle d'autorité que lui confère son statut et celui de confidente qu'elle acquiert, la jeune femme apparaît comme une figure maternelle équilibrée aux yeux d'Hubert. Il s'ouvre à elle, lui demande des services et, aussi, attend d'elle qu'elle fixe les limites qu'il est incapable de déterminer. Étrangement, même si ses rencontres avec elle comportent beaucoup de cette platitude qu'il reproche à sa mère (propos un peu moralisateurs, absence de réels intérêts communs, attitudes un peu empesées, ambiance froide et peu naturelle, tout autant d'éléments soulignés habilement par les cadrages et les montages, très similaires à ceux qu'on retrouve lors des scènes où figurent Hubert et sa mère...), Hubert y revient naturellement et reste ouvert, même

sympathique. Sans doute que, n'étant pas lié par le sang à cette autre figure maternelle, Hubert est plus volontiers enclin à la tolérer... voire à l'aimer.

« TA MÈRE TU AIMERAS »

Cette intensité qui marque la relation entre Hubert et sa mère est due, d'abord, à l'impression qu'a l'adolescent de devoir demeurer sous un joug qu'il tolère de moins en moins, lui qui n'a pas encore atteint les 18 ans de la délivrance. Mais, heureusement, la réalité est plus complexe. La colère d'Hubert, son besoin de liberté, son dégoût de tout ce que représente sa mère sont bien sûr évidents. Il y a aussi chez lui, on le devine, une blessure liée à l'enfance, un refus de voir son histoire d'amour avec sa mère prendre fin. Les quelques scènes filmées en noir et blanc, tournées en secret par Hubert dans les toilettes de la maison (sorte d'isoloir où le Ça peut enfin s'exprimer), dans lesquelles il dit à la caméra ce qu'il pense réellement de sa mère, sont marquées par la dénégation. On découvre que ce fils, souffrant de l'absence du père et placé malgré lui dans une sorte de relation maritale avec sa mère restée seule, s'empêche précisément d'aimer cette femme... parce qu'elle est sa mère. L'enfant-roi (Édipe avoue lui-même que s'ils étaient des inconnus, il l'aimerait bien. Voilà qui explique l'animosité qui surgit presque invariablement au milieu des instants intimes qu'ils passent ensemble, lors des repas, où il est appelé à faire la conversation comme le ferait un conjoint, et lorsqu'ils sont dans une proximité physique (par exemple dans la voiture). Le langage cinématographique sert d'ailleurs habilement ce malaise, comportant des cadrages volontairement déséquilibrés (les personnages, assis côte à côte, occupent le tiers inférieur de l'écran, comme écrasés par les murs qui les entourent et le vide au-dessus d'eux), et baignant dans un silence inconfortable où le moindre craquement remplit l'espace. Il y a jusqu'au décor, surchargé, où n'apparaît aucune fenêtre, qui concourt à donner à tous leurs échanges une impression de huis clos. Le jeu d'acteur révèle lui aussi l'essence de cette relation marquée par les malaises, l'incompréhension et l'ennui pérenne : artificiellement assis côte à côte (et donc en parallèle, sans croisement ou rencontre possible), les personnages adoptent une gestuelle particulièrement statique, où chaque geste est décomposé, à la manière



d'un ralenti. Voilà bien un couple rendu vieux avant d'avoir réellement existé, et qui se dit « je t'aime » sans y mettre d'âme.

Seul moment où Hubert tente de ranimer la flamme avec sa mère : lorsqu'il souhaite obtenir d'elle une faveur. Il contrefait alors l'attitude même de l'amant qui s'amende et cherche à reconquérir : il lui prépare un repas qu'elle aime, s'occupe des tâches domestiques et fait preuve de sollicitude. Mais toutes ces fleurs qu'Hubert offre à sa mère après l'avoir trompée avec ses mères de substitution se fanent dès qu'il constate qu'il ne peut rien tirer d'elle...

Il n'y a que dans les souvenirs d'enfance, quand la relation avec sa mère était teintée d'affection et d'innocence, qu'Hubert se permet d'aimer sa mère et de se rapprocher d'elle. Dans la réalité, il érige, sans toujours s'en rendre compte, des barrières entre lui et celle qui sera toujours la seule femme dans sa vie puisqu'il est homosexuel.

Quant à la mère... tout comme la célèbre Jocaste, elle semble incapable de refuser cet amour et continue de lui laisser toute la place, se laissant tuer cent fois par jour par les remarques assassines de son fils bien-aimé,

qui lui lance des « je t'aime » comme autant de couteaux.

ET TEL LE DISAIT L'ORACLE...

Dans la suite du film, Hubert parcourra une sorte de trajet initiatique, traversant une forêt à la poursuite de sa mère (lieu symbolique de passage de l'enfance à l'âge adulte, où l'inconscient s'exprime) et retournant sur les lieux de son enfance où il laissait spontanément s'exprimer son amour filial. Venue le retrouver près du fleuve, la « mère morte » lui permet soudain de se sentir plus léger et de flotter au-dessus de ses eaux troubles.

Le film de Dolan est un film dérangent et audacieux sous certains aspects, certes, mais c'est aussi un film très étudié qui bénéficie d'une fine direction d'acteur et qui sait tirer profit des nuances qu'offre le langage cinématographique. On ne peut que saluer ici le travail d'un jeune cinéaste qui, sous le toupet considérable qu'il affiche (au propre comme au figuré)... cache un cerveau, ma foi, plutôt inventif. □

* Professeure de littérature au Cégep de Sainte-Foy

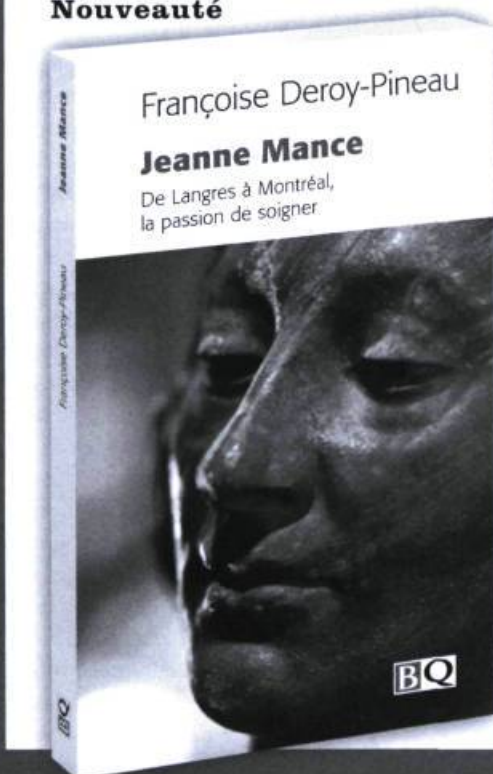
Notes

- 1 2009. Écrit et réalisé par Xavier Dolan. Avec Xavier Dolan, Anne Dorval, Suzanne Clément, François Arnaud, Patricia Tulasne et Pierre Chagnon. Direction artistique : Xavier Dolan et Anette Belley. Direction photo : Stéphanie Weber-Biron. Musique originale : Nicholas Savard-L'Herbier. Décors et accessoires : Anette Belley.
- 2 Stéphanie Bois-Houde, critique au magazine *Le Clap*, soulève elle aussi cette parenté avec l'œuvre de Tremblay (*Le Clap*, n° 153, 12 juin au 30 juillet 2009, p. 5), reconnaissant chez Chantal l'une des belles-sœurs de la célèbre pièce du dramaturge. Cependant, c'est davantage à l'univers romanesque de Tremblay que l'on doit rattacher le personnage, selon moi, puisque c'est là où la figure maternelle atteint toute sa profondeur, à travers les portraits intimistes de l'auteur et les répliques aussi cinglantes que savoureuses qu'il prête aux mères dans ses romans, en particulier à son inépuisable Nana...

Photos : www.allmoviephoto.com/

Nouveauté

www.livres-bq.com



« **Infirmière sans frontières** » avant la lettre, Jeanne Mance est née à Langres en 1606. Sa passion de soigner lui fit traverser l'océan pour venir fonder l'Hôtel-Dieu de Montréal en 1645. Ses voyages entre les deux mondes la mènent à naviguer aussi entre les frontières sociales. C'est ainsi qu'elle rencontre à Paris une richissime bailleuse de fonds, Angélique de Bullion ; puis à La Rochelle, le promoteur de la société Notre-Dame de Montréal, Jérôme Le Royer, et le futur gouverneur de la ville, Paul de Chomedey. Elle meurt à 67 ans, à Montréal, où, trois siècles plus tard, les traces de sa vie bien remplie sont encore visibles.

FRANÇOISE DEROY-PINEAU

Jeanne Mance

De Langres à Montréal, la passion de soigner

136 pages • 8,95 \$ • Biographie

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

